

LA BIBLE ET SES ÉCHOS
CHEZ PATRICE DE LA TOUR DU PIN :
la Bible au travail dans *Une Somme de poésie*

Article extrait de *Échos poétiques de la Bible*,
textes réunis et présentés par Josiane Rieu, Béatrice Bonhomme,
Hélène Baby et Aude Préta-de Beaufort,
et reproduit avec l'autorisation des éditions Honoré Champion,
Paris, 2012, p. 513-526.

Le titre de ce colloque est particulièrement bien choisi pour le lecteur de Patrice de La Tour du Pin. Non seulement parce que la *Bible* tient une grande place dans la *Somme de poésie*, mais d'abord à cause du rôle tout particulier que tient l'écho dans la poétique de La Tour du Pin.

Dans l'aventure intérieure qui mène le poète, dès son adolescence et jusqu'à sa mort, à la quête de la Joie – à la fois quête de soi et quête de Dieu –, le phénomène physique de l'écho joue le rôle de ces sonars qui permettent aux animaux aveugles de se diriger dans le noir. À mi-chemin entre le silence et le cri, entre la rumeur et la parole, l'écho révèle une présence lointaine qui cherche à se dire, une trace enfouie tout au fond des corps (I-10) ¹, comme celle de la mer originelle retrouvée dans le poème intitulé « Genèse ». C'est l'écho qui mène le poète aux origines de la vie et du verbe :

1. Les références des citations d'*Une Somme de poésie*, Gallimard, 1981-1983, comportent le numéro du volume ou « jeu » en chiffre romain, suivi de la page.

Et c'est la grande descente vers une nuit de poésie,
Cette paix insensée qui n'aurait plus d'écho
Si je n'entendais pas tout au fond de la vie :
Le Jeu divin du Seul s'est joué sur les eaux. (I-28)

Né d'une parole qui vient de loin et qui exige recueillement et silence, l'écho permet l'exploration d'un paysage intérieur et l'élaboration d'une histoire. Il est comme un œuf, plein des promesses qu'il peut tenir quand il est couvé avec tendresse :

Comme un jeune soleil matinal,
Comme un vent clabaudeur jouant entre les tiges,
Je me levai sur mes amours :
Et berçant la rumeur de la nuit végétale,
Je fouillais ses échos encore sourds...
Alors entre les joncs des nids se découvrirent,
De frêles échassiers, de petits fauves
Sortirent de leurs repaires et se risquèrent vers le jour.
Et puis tout éclata dans un grand rire
Émerveillé... (I-24)

La création poétique naît toujours d'un écho entendu par hasard ou longuement attendu. Le son, venu on ne sait d'où, vient ricocher sur une paroi intérieure toute tendue dans l'écoute, et il ouvre sur un monde désiré. Le jeune poète à la recherche de son identité et de sa vraie parole, luttant contre la fascination de son image dans laquelle s'est noyé Narcisse, accueille ces échos qui balisent son chemin pour le sortir d'un amour de soi qu'il sait mortifère.

Venu de la mémoire ancestrale d'un temps où l'homme n'existait pas, l'écho inscrit la création poétique dans une parole qui le précède et qui provoque sa propre parole : « Ai-je en moi un écho du premier battement de la terre ? / Et s'il n'est plus, à quoi prétendre en poésie ? » (I-541). Pas moins de 63 occurrences du mot *se font écho* tout au long du *Premier jeu*

ou *Jeu de l'homme en lui-même*, qui raconte la naissance du monde poétique, du monde en poésie...

Or le « tout premier écho » remonté du « fond du corps » (I-10), à qui le poème donne une figure concrète, est une histoire bien connue, racontée au chapitre 2 de la Genèse biblique, que le poème met en scène :

L'écho de ce couple humain qui s'inquiète
D'avoir la parole et d'être vivant
Et d'aimer la vie sans pouvoir comprendre. (I-16)

Deux « tableaux » dans lesquels dialoguent « l'homme » et « la femme » forment un « mythe » intitulé « Le jour de nuit ». Un mythe, un récit venu du fond des âges, qui commence avec un poème d'amour et qui, après un passage par le doute et la révolte, se termine avec un programme : « Que veux-tu que je fasse ? demande l'homme... Chanter, traduire peut-être » répond la femme (I-24). Cet « écho » biblique va se prolonger tout au long du livre, plus ou moins discernable mais fondamentalement présent. Comme j'ai eu l'occasion de l'écrire dans certaines publications ², la Bible tient une place essentielle dans la *Somme*, à la fois par ses thèmes et par sa structure. Je m'appuierai sur les conclusions de ces études pour montrer comment la Bible, loin de fournir seulement des thèmes littéraires préexistants, est une force au travail dans *Une Somme de poésie*, une « -urgie » ou un « ergon », une dynamique interne qui traverse tout l'effort de composition et l'élaboration de l'œuvre, jusqu'à son style même.

2. Isabelle RENAUD-CHAMSKA, « Écrire en réponse », dans *Littérales* n° 16, 1995, p. 59-74, étude reprise sous le titre : « Écritures poétiques, Écritures bibliques » dans *Transversalités* n° 61, 1997, p. 5-16.

I. La Tour du Pin est entré dans la Bible par la liturgie

Ce premier point, essentiel, informe tout le reste. En effet, à la génération de Patrice de La Tour du Pin, né juste avant la guerre de 1914 dans un milieu profondément et traditionnellement catholique, la Bible est une pratique religieuse (et une culture) plus encore qu'un livre. Chacun connaît par cœur depuis son enfance l'« histoire sainte » et ses hautes figures. L'intimité avec les grands récits bibliques passe par l'oreille (organe exact du jugement, dit Aristote, quand les yeux sont source d'illusion). On ne *lit* pas la Bible au sens où nous le faisons aujourd'hui, mais on *entend* l'Évangile et l'Épître à la messe ainsi que les antiennes chantées dans l'antiphonaire, pétries de citations de l'ancien et du nouveau Testament. La liturgie catholique est une véritable centonisation biblique. Les murs des églises, relayés par les musées, racontent en écho les principaux épisodes des grands récits fondateurs. Le jeune Patrice est fasciné par le Jean Baptiste de Botticelli à Florence, la statue de saint Étienne à Chartres ou le retable de Grünewald à Colmar.

I.1. La liturgie comme lieu d'expérience spirituelle

Passionné par la liturgie, Patrice, en 1932 – il a 21 ans –, lit *Le Livre de la prière antique* de Dom Cabrol (sorti en 1900 à Poitiers) et deux ans plus tard, en 1934, *L'Esprit de la liturgie* de Romano Guardini publié en Allemagne en 1918 et traduit par le duc d'Harcourt en 1929³. Avant même la publication de *la Quête de Joie* en 1933, Patrice est donc convaincu, comme ces deux grands théologiens, que la rigueur de la liturgie,

3. Voir la contribution de Jean-Yves HAMELINE au colloque du Collège de France : « Patrice de La Tour du Pin et l'Esprit de la liturgie » in *Patrice de La Tour du Pin : La Quête de Joie au cœur d'Une Somme de poésie*, textes réunis par Isabelle Renaud-Chamska, Droz, 2005, p. 41-50.

« jusqu'au cérémonial », précise-t-il, est la seule chance de sauver la prière chrétienne de la religiosité, « sentiment naturel sans culte effectif, paresse de l'intelligence », écrit-il à son ami Biéville ⁴. Ainsi que le rappelait J.-Y. Hameline au Collège de France lors du colloque de 2003 ⁵, la liturgie lui apparaît comme un grand lieu d'intelligence et de sensibilité, une mystagogie, une introduction au mystère du Christ. C'est pourquoi avec Dom Cabrol et Guardini, il insiste sur le fait que l'intelligence religieuse n'est pas d'abord cognitive ou formelle, mais intuitive (comme le pense Joseph de Maistre) et lyrique (comme l'a montré Chateaubriand).

Dom Guéranger dans *Les institutions liturgiques* (premier volume paru en 1840) que La Tour du Pin lit en 1930, promet une certaine corporalité de la liturgie et la pertinence des formes. Il œuvre à la réintégration de l'expérience spirituelle chrétienne *dans le sanctuaire*, après les années préromantiques marquées par Rousseau, et romantiques influencées par Goethe et Herder, qui l'en avaient sortie pour la vivre dans la nature, dans le cœur humain et dans l'art. Il affirme en tout premier lieu le caractère communautaire de la liturgie contre l'individualisme protestant et Benjamin Constant. La liturgie est aussi un lieu privilégié de la liberté par rapport aux pouvoirs en place.

Le livre de Romano Guardini publié en France en 1929 voit dans la liturgie une parade à l'émotion véhiculée par les cultes revivalistes de type effervescent. L'esprit de la liturgie tel que le construit Guardini s'exerce dans la plasticité, dans le rythme de la langue, dans les gestes, les postures, les vêtements, les manières d'être et de faire, bien avant que ce soit de l'art. Guardini récuse l'idéalisme allemand, il prône un commerce entre le corps et l'esprit, ce que La Tour du Pin appellera bientôt une « prise de chair », premier titre aussi du

4. *Op. cit.* p. 41. (cf. *Cahier de la Société des Amis de Patrice de La Tour du Pin* n° 19, 2003, lettre XVI, p. 61).

5. *Actes du colloque au Collège de France, op. cit.* p. 41-50.

« Monde d'amour ». C'est à Guardini que Patrice emprunte la notion de « jeu » qui structure toute son œuvre, le jeu des enfants et la création artistique dans leur gratuité étant, avec la liturgie, les trois pôles de l'activité humaine qui confèrent à l'homme le sentiment de participer à la plénitude de la réalité. Guardini introduit aussi une certaine fragilité qui permet frémissement et sensibilité. Son point de vue n'est pas esthétique comme celui de Huysmans, mais théologal. La liturgie développe la piété de la Joie reçue, goûtée et hospitalière, donc jamais triomphante.

Le jeune Patrice, happé par son projet poétique au sortir de l'adolescence, inscrit celui-ci dès le départ dans un projet liturgique qu'il tiendra de bout en bout :

Voici que j'ai compris que la plus belle prière – ne devait pas être dite en mon nom, mais au nom de tous.

Peut-être ai-je été créé pour découvrir les mots et l'expression d'une prière – mais nous la réciterons en commun. [...]

C'est ainsi que j'ai compris la liturgie intérieure – ce début de prière pour les autres [= à leur place] sans se détacher de soi, écrit-il dans un psaume en 1938 (Psaume XIV) qui deviendra en 1974 :

Voici que j'ai rêvé d'écrire la grande prière
de l'Homme de ce temps. [...]

Ma plus intime liturgie voudrait être la plus intime de chacun.
(*Psaumes de tous mes temps*, n° 6, p. 24)

Il ne s'agit pas seulement de liturgie au sens anthropologique d'une ritualisation par exemple de la vie quotidienne ou du rapport à l'écriture, mais au sens théologique du terme. Dans la grande construction littéraire de l'abbaye de Tess et de « La Vie recluse en poésie » qui occupe le centre de la *Somme* de 1946 comme de celle de 1981, se trouvent quatre offices « canoniaux » du matin, de la Vierge, des morts et du soir, pour faire suite à « l'Office secret de Lorenquin », et au livre des 51 psaumes publié en 1938. Comme dans une église, au cœur de la « Quête de joie », elle-même au cœur de la

Somme, se place le grand triptyque du « Christ voilé » (I-293-296). C'est aussi l'image du Crucifix que l'on retrouve plus loin dans le « Monde d'Amour » où s'élève le triptyque du « Christ de la fin du monde » (I-536-538) ⁶.

I.2. Lire la Bible, écrire la *Somme*

Dans la messe, les textes sont lus en latin. Les missels des fidèles en donnent la traduction. Le prédicateur en chaire relit l'évangile en français avant le prône. Bien que la première partie de la liturgie, où sont lus les textes bibliques, ne soit qu'une « avant-messe » dont les fidèles peuvent se dispenser, les textes lus sont toujours reçus – au moins tacitement, car c'est leur raison d'être *constitutive* – comme une parole: parole de Dieu adressée à une communauté d'auditeurs, l'assemblée des fidèles réunie pour l'écouter. C'est dans cette écoute que le jeune La Tour du Pin forgera sa mémoire biblique, celle dans laquelle il puisera les réminiscences auditives que nous verrons plus loin à l'œuvre.

Patrice découvre la Bible en tant que livre à feuilleter et à étudier grâce à son ami et condisciple à la Sorbonne et à Sciences-Po, Anne-Henri de Biéville-Noyant, qui appartient à la haute société protestante ⁷. Celui-ci va jouer un rôle essentiel dans la formation intellectuelle et spirituelle de Patrice, qui découvre aussi grâce à lui la *Somme théologique* de saint Thomas. Tout cela apparaît bien dans la correspondance entre les deux hommes ⁸. Avides de lectures et d'exercices spirituels, les deux garçons assouvissent ensemble une passion commune pour l'orientation des âmes, les leurs en

6. Voir Luca PIETROMARCHI, « Le Christ souriant de *La Quête de Joie* » dans *Cahiers...* n° 17, 2001, p. 79-85, et la contribution d'Aude PRÉTA-DE BEAUFORT dans les *Actes* du colloque au Collège de France, *op. cit.* p. 135-145.

7. Voir son portrait dans le *Cahier* n° 19, p. 7 à 11.

8. Cette correspondance réunie par Isabelle RENAUD-CHAMSKA, est publiée dans le *Cahier de la Société des Amis de Patrice de La Tour du Pin* n° 19 en 2003.

premier lieu ⁹. Dans cette exploration, la Bible leur fournit de précieuses balises. Pendant la guerre, et avec l'accord de sa sœur, Anne envoie à Patrice prisonnier la Bible de Segond qu'il a héritée de sa mère.

Après la guerre, les données changent. La première grande entreprise moderne de traduction savante et élégante de la Bible est menée par des Dominicains avec une centaine de collaborateurs : les premiers fascicules de la Bible de Jérusalem sont publiés en 1952 ¹⁰. Patrice a 40 ans : il a été soldat puis prisonnier avec le P. Congar et Jean Guilton, il est marié et père de famille.

En publiant l'encyclique *Divino afflante Spiritu* en 1942, Pie XII a ouvert la lecture critique de la Bible aux intellectuels catholiques dont La Tour du Pin fait partie. Ils découvrent la richesse et la profondeur mais aussi la complexité de ces livres. Au début des années 50, c'est le P. Hamman, franciscain, savant patrologue, que Patrice a connu par l'intermédiaire d'Armand Guibert et de Jean Amrouche, puis ensuite Guy Sauvard, dédicataire des « Prières de la Mer rouge », qui initie Patrice à une lecture historico-critique de la Bible. L'Ancien Testament est reçu à la fois comme le premier testament annonçant le Nouveau, dans une lecture typologique remontant à l'antiquité, et aussi comme la Bible hébraïque, née de l'aventure religieuse du peuple juif, ancêtres et cousins dans la foi. Patrice lit assidûment le père jésuite Jean Daniélou : *Les Saints païens de l'Ancien Testament*, ou *Le Signe du Temple*. Ensuite, cela ira très vite avec le Concile et la constitution dogmatique « *De divina revelatione* » appelée *Dei Verbum*, promulguée le 18 novembre 1965 qui redonnera aux fidèles laïcs et à toute l'Église catholique le goût et la pratique de la Bible, Ancien et Nouveau testaments réunis, comme source spirituelle et monument littéraire. Le retour aux

9. Cf. Correspondance in *Cahier...* 19, lettre LI, 23 mai 1935, *op. cit.* p. 74.

10. L'ensemble de la publication de la première édition sera terminé en 1956.

sources, prôné et lancé par Dom Cabrol, se déploie avec Vatican II dans sa double dynamique biblique et liturgique.

Fervent admirateur du Concile auquel il sera très vite associé pour veiller, dans les traductions, à la qualité poétique des textes produits, Patrice fréquente exégètes et patrologues, chrétiens et juifs. Il est ami de Chouraqui qui lui présente Claude Vigée, travaille avec une équipe œcuménique à la traduction des Psaumes bibliques pour la liturgie en français pendant de longues années et poursuit inlassablement le dialogue commencé à l'aube de sa vie avec la liturgie comme lieu kérymatique d'annonce du mystère du Christ.

C'est dans ce contexte que Patrice se meut pendant dix ans, « pousse » sa *Somme* et, touchant au bout du *Troisième jeu* qu'il s'est fixé comme but, relit et reprend l'ensemble des deux autres jeux, pour une meilleure articulation et une plus grande cohérence entre eux. Il revient vers ses propres sources après avoir découvert ce qui le motivait dans ce long travail de 45 années : la joie d'être « un homme vivant », doué d'une parole à partager. Son dernier poème, dicté à sa femme sur son lit de mort en octobre 1975, est intitulé « Ordre de mission » :

Sors de la chambre des enfants
 Et du secret de ses trésors
 Et va révéler au-dehors
 Ma version de l'homme vivant. (I-549)

Il fait écho à l'un de ses tout premiers poèmes, le célèbre « Légende », écrit au début des années trente et publié en 1933 dans *La Quête de Joie* :

Va dire à ma chère Île, là-bas, tout là-bas,
 Près de cet obscur marais de Foulc dans la lande,
 Que je viendrai vers elle, ce soir, qu'elle attende,
 Qu'au lever de la lune elle entendra mon pas. (I-275)

Le désir de rencontre du jeune prince des lettres avec la nature dans une intimité amoureuse soigneusement poétisée s'est converti en désir d'une traduction heureuse de la vie et

de la grâce qui y affleure, à partager avec le plus grand nombre dans la plus grande simplicité. Le poète reçoit ce désir qui l'habite comme un appel venu du fond des âges, adressé tout d'abord à Abraham et repris à chaque étape de l'histoire biblique : Moïse, les Juges, Samuel, David et les autres... La dynamique des départs, de commencements en recommencements, qui traverse toute la Bible, traverse aussi toute la *Somme*, à chaque étape de sa constitution et de son développement, dans une quête toujours renouvelée, vers une alliance à toujours recevoir et célébrer. De même le texte biblique, d'après les travaux des historiens ¹¹, a-t-il été médiatisé dès l'origine par la liturgie, milieu matriciel où il est né et qui le remet au travail dans la proclamation de la Parole et dans l'euchologie, en particulier dans la production hymnique. C'est lui qui travaille à son tour la *Somme de poésie* dans le flux et le reflux de son élaboration.

II. La *Somme*, une « grosse Bible privée »

Au début de la *Somme*, Jean de Flatterre (alias La Tour du Pin) brandit ce qu'il appelle une « Bible privée » dans une mise en abîme de la *Somme* donnée comme « grosse Bible privée et quasi vierge » (I-173). Ce sens métaphorique, dans son ironie qui confine à l'autodérision, met l'accent sur la présence de thématiques bibliques explicites, dans les trois jeux de la *Somme* : dans le *Premier jeu* ou *Jeu de l'Homme en lui-même*, c'est le thème de la genèse, avec l'admirable poème qui porte ce nom ¹², puis sa déclinaison dans d'autres textes essentiels comme « Le Jeu du Seul ». La première moitié du *Premier jeu*, avant le départ pour Tess et « La Quête de Joie », n'en finit pas de scruter les origines de la vie, de la parole et du poème. Vivant l'expérience spirituelle fondatrice de tout artiste (et

11. Philippe BEGUERIE, « La Bible née de la liturgie », *La Maison-Dieu* 126, 1976, et « Naissance d'une parole », *Christus* 110, avril 1981.

12. Isabelle RENAUD-CHAMSKA, « Patrice de La Tour du Pin, Genèse et création poétique », *Communio*, tome XXXII, 2007, p. 49-62.

spécialement des artistes contemporains), le poète s'attache à rendre compte du fait que, selon le mot de Leibniz, il y ait quelque chose plutôt que rien. Il se tient dans l'attente, de nuit, dans une situation éminemment instable et éphémère, au plus près de ce qui se passe quand « on » passe de rien à quelque chose: « Je vais lever le bras, / Suivez-en bien le geste... » Il s'interroge ainsi sur la puissance de création de l'homme créé, dit la Genèse, à l'image de Dieu créateur.

En plaçant « Le jour de nuit », cette scénette en deux tableaux dont nous parlions pour commencer, comme « mythe » introducteur, juste avant la grandiose cosmogonie en sept « temps » de sa « Genèse », La Tour du Pin inverse la place des deux premiers chapitres du livre biblique. Il place ainsi délibérément son travail poétique sous le signe de l'homme dans son mystère, avec sa grandeur et ses limites. Un homme capable de vivre heureusement, de parler et de chanter, s'il réussit à ne pas rester centré sur lui-même et à ne pas s'autocélébrer.

La thématique biblique de l'Exode est explicite dans le *Deuxième jeu* ou *Jeu de l'Homme devant les autres*. Le poète prend la houlette de Moïse pour rassembler et mener son « peuple intérieur » vers une « terre promise » qui n'est autre que le monde des hommes. Sortir d'un soi toujours menacé de solipsisme et d'autocélébration (on se souvient dans « Légende »: « Annonce-moi comme un prophète, comme un prince, / Comme le fils d'un roi d'au-delà de la mer »), rejoindre les autres pour construire une fraternité en profondeur. « Je t'envoie, dit Dieu à Moïse (Ex 3-4). Le poète reçoit le même appel, et, comme Moïse, commence par se récuser: "Tu t'illusionnes à me bercer au rêve de la Pentecôte – comment peux-tu compter sur moi? ma langue charbonne déjà" » (II-299-300). Lieu de l'épreuve de soi, le poème mène l'écriture dans l'exploration de la douleur et de l'incomplétude. Retrouvant subtilement la figure de Noé derrière celle de Moïse, le *Deuxième jeu* articule le thème de la traversée de

la Mer rouge avec le thème du déluge : c'est toujours la même traversée qu'il faut faire, la même dépossession de soi, en vue d'une alliance avec Dieu pour la vie ¹³. Tel est le sens du sacrifice de communion célébré à l'Horeb et raconté en Exode 24 : Moïse répand le sang de l'alliance à la fois sur l'autel (qui représente Dieu) et sur le peuple. C'est à cette scène que fera explicitement référence Jésus au dernier soir de sa vie lorsqu'il institue l'Eucharistie. Conscient du charme et des pièges de la poésie, La Tour du Pin refuse de continuer à s'enchanter lui-même et renonce à l'attrait des « anges sauvages » : « Loin dans l'âme, les solitudes s'étendent / Sous le soleil mort de l'amour de soi », chantait déjà le Prélude de *La Quête de Joie*. Dans le *Second jeu*, « Le Contrat dans une mesure », après un long combat nocturne qui évoque celui de Jacob au gué du Yabboq, est signé d'une croix, non pas avec du sang, mais avec de l'encre, « sur l'Eucharistie ». Il valide l'alliance du poète avec Dieu : « Ma promesse est déjà croisée de ton mystère » (II-274). Le poème étant sacrifié, c'est la parole humaine partagée par tout le peuple qui est sanctifiée : « À poème retiré, la prière commune » (II-300).

Le *Troisième jeu*, ou *Jeu de l'homme devant Dieu*, qui n'est pas tout à fait achevé au moment de la mort de La Tour du Pin, s'inscrit dans la continuité des deux précédents. On peut y voir avec le P. Hamman une « apocalypse ». Non qu'il appartienne au genre littéraire apocalyptique, très étranger à la production de La Tour du Pin, mais au sens premier d'une révélation, d'un dévoilement du sens donné dans l'expérience de la mort du Christ et de sa résurrection. L'inter-textualité évangélique et plus spécifiquement johannique ¹⁴ est omniprésente :

13. Isabelle RENAUD-CHAMSKA, « Entre exode et genèse, Le *Second jeu* de Patrice de La Tour du Pin sous le signe de Noé », *Graphè* n° 15, 2006, p. 157-176.

14. Isabelle RENAUD-CHAMSKA, « Les fondements johanniques d'*Une Somme de poésie* », *Graphè* n° 10, 2001, p. 199-219.

- soit comme une référence marquée de l'énoncé, par exemple dans les « Cinq petites liturgies de carême » qui font explicitement référence aux évangiles catéchuménaux (Tentations, Transfiguration, Samaritaine, Aveugle-né, Résurrection de Lazare),
- soit comme un matériau verbal remodelé et recomposé dans le poème, par exemple dans le « Petit théâtre crépusculaire » ou mieux encore dans les Hymnes où La Tour du Pin se montre un digne continuateur d'Ephrem et d'Ambroise.

Le poème est le lieu d'une expérience religieuse fondatrice, qui donne à l'homme de trouver sa place dans le rapport à la transcendance. « Comme un arbre témoigne devant le ciel / de la lumière investie dans la terre, / ma voix d'homme témoigne devant le Seigneur / de sa descente au sein de la création » (III-312).

Le poète parle au nom des autres, en leur place, en leur lieu, étant « un de nous, les hommes ». Mais il sait que s'il propose, c'est la communauté qui dispose. Ses propositions trop personnelles ne passeront pas dans la prière commune. Elles resteront de sa liturgie intime, comme les *Concerts eucharistiques* qui reprennent la structure de la messe, mais ne sont pas des messes. Il contribuera cependant pendant dix ans au travail des équipes de traduction et de création liturgiques du Missel, de l'Office et des Sacrements. Ce travail de rédaction, comme le texte biblique lui-même, était communautaire et donc anonyme. Il est reçu depuis 40 ans dans les communautés monastiques et paroissiales, la production et la réception étant devenues indémêlables. Comme La Tour du Pin le souhaitait ardemment, le « nous » de la liturgie a absorbé le « je » de l'écriture.

La « pâte » très particulière de La Tour du Pin dans les meilleures pages du *Troisième jeu*, à l'image de la *lectio divina* des moines, est faite à la fois de lecture, de méditation, de prière et de contemplation à partir du texte biblique. Son style

est caractérisé par ce modelage du verbe poétique pétrissant le verbe biblique autant qu'il se laisse pétrir par lui. L'exégèse de chaque page de la *Somme* révèle une teneur plus ou moins grande du substrat biblique qui participe à la constitution de l'écriture poétique. Dans les poèmes explicitement liturgiques ou paraliturgiques, voire religieux au sens large, ce substrat peut être un véritable tissu verbal qui met en œuvre de manière extrêmement brillante et originale les principaux textes bibliques qui travaillent la sensibilité et la spiritualité de La Tour du Pin, surtout, donc, l'évangile de Jean et les épîtres de Paul, mais aussi la Genèse et l'Exode. Et les Psaumes. On n'y trouve pas des illustrations de telle péricope évangélique, mais plutôt des allusions dotées d'une force assez puissante pour « précipiter » (au sens chimique du terme, selon la belle expression de Louis-Marie Chauvet) des pans entiers de la Bible que le lecteur éclairé n'a aucun mal à reconnaître derrière la recharge énergétique que le poète lui donne.

La *Somme* puise donc abondamment dans le texte biblique qui, comme chez tant de plasticiens et de poètes anciens et contemporains, est à la fois une matrice de thèmes et d'images, et le « grand code de l'art », selon la superbe définition de William Blake. C'est évidemment la dimension symbolique qui joue le mieux : l'arbre, le désert, la montagne, le feu, la mer, les poissons, la ville, toute une géographie biblique, mais aussi les départs, les combats, les défaites et les victoires, la promesse et l'attente. La Bible sert en quelque sorte de matière première à la création poétique, une immense carrière disponible et inépuisable pour dire le rapport heureux ou conflictuel de l'homme à lui-même, au monde et à Dieu. Selon un processus mis en évidence par Paul Ricœur dans « La fonction herméneutique de la distanciation »¹⁵, la Bible, fruit de l'intertextualité, se laisse appro-

15. Paul RICŒUR, *Herméneutique philosophique et biblique. Du texte à l'action*, Seuil, 1986, p. 101-117.

prier par le poète écrivant dans ce que le philosophe appelle justement un nouveau « site de Parole », lieu d'une relecture qui augmente le sens du texte. Il donne une fois de plus raison à la formule de Grégoire le Grand : « L'écriture progresse (*crescat*) avec ceux qui la lisent. » Lecteur de la Bible, à l'intérieur d'une communauté avec qui et d'une certaine manière pour qui il reçoit ces textes, dans la distance et l'appropriation, le poète en devient un peu le rédacteur. La Bible n'est pas, ou pas seulement, un modèle littéraire et spirituel dont l'herméneutique servirait à donner jour à de nouvelles créations. Elle se laisse elle-même modeler par l'écriture poétique, en particulier hymnique, qui remet ses signifiants au travail.

III. La Bible, structure de la Somme

Le rapport de la *Somme* à la Bible a aussi une dimension structurelle sur deux points essentiels pour lesquels je me permets de renvoyer à l'étude publiée dans *Littérales* et que je rappelle brièvement.

Constituée par écritures et réécritures successives, la *Somme* a connu, comme la Bible, un mode de rédaction très particulier. On sait aujourd'hui que la Bible est un ensemble complexe d'écrits disparates rédigés à des époques diverses et regroupés au terme d'une longue maturation. La sédimentation l'a progressivement constituée au cours d'un inlassable travail de répétition, de réinterprétation, et de réécriture, dans la diversité des récits et des genres littéraires, dans ce que saint Irénée appelait déjà, de manière très moderne, « la polyphonie des textes »¹⁶. À chaque lecteur ou communauté de fidèles de laisser résonner de manière toujours nouvelle le sens et l'harmonie des textes bibliques. De même, la *Somme* est le fruit d'un long travail d'écriture et de réécriture, dont les

16. IRÉNÉE de Lyon, *Adversus Haereses* II, 28, 3.

éléments, soigneusement composés, répondent à une visée qui s'est précisée au fur et à mesure que le poème avançait. Le souci de la justesse de l'ensemble de l'œuvre dans le rapport à ses différentes parties, commandait au poète de réviser inlassablement les recueils publiés antérieurement, dans des proportions plus ou moins grandes. Une étude attentive du *Premier jeu*, par exemple, publié en 1946 puis en 1981¹⁷, met en évidence l'important travail de réinterprétation fait par le poète sur son poème. On peut constater le labeur herculéen consenti par le poète dans la refonte de la *Somme*, dans le sens d'une simplification du nombre des voix narratives du *Premier jeu*, le sujet parlant revendiquant et assumant une autorité de plus en plus grande à l'intérieur du poème, pour pouvoir passer du « je », laborieusement constitué, à un « nous » ecclésial dans lequel il se dilue, ou plutôt se consume, sans se perdre¹⁸. Beaucoup de lecteurs ont regretté de ne pas retrouver les vers du « Jeu du Seul » ou des « Concerts sur terre » qu'ils avaient aimés à leur publication, seuls « La Quête de Joie » et « L'Enfer » ayant été épargnés par la refonte. C'est un travail sans fin, un *work in process*, comme fait ce peintre qui dans « Saint-Élie de Gueuce » grave sur l'écorce des arbres des tableaux qui changent selon l'inclinaison du soleil, et se transforment avec les jours et les saisons. « L'écorce de ce hêtre joue continuellement et déforme les plans et les figures (...) Mes œuvres sont perpétuellement retouchées par le temps » (I-434), précise ce précurseur de *l'Arte povera*.

D'autre part, dans sa diversité et son hétérogénéité mêmes, la *Somme*, comme la Bible, est structurée et unifiée par une profonde dynamique d'alliance. Les liturgies d'alliance, héritées des grandes chancelleries orientales, ponc-

17. Isabelle RENAUD-CHAMSKA, « Le Monde d'amour », *Cahier...* n° 1, 1982, p. 31-60.

18. C'est ce que j'ai essayé de mettre en évidence dans ma thèse puis dans mon livre : Isabelle CHAMSKA, *Patrice de La Tour du Pin, biographie spirituelle*, Desclée, 1992.

tuent l'histoire du peuple hébreu. Depuis l'alliance noachique avec la nature, manifestée par l'arc-en-ciel, jusqu'à l'alliance mosaïque avec le Dieu de l'Exode et du Buisson ardent, célébrée en Exode 24, en passant par l'alliance abrahamique, la Torah raconte l'histoire d'amour toujours recommencée et célébrée de Dieu avec son Peuple. L'Évangile annonce la vie et la mort de Jésus comme ayant scellé l'alliance nouvelle et définitive de Dieu avec l'humanité.

La structure de la messe, héritée de la liturgie juive, reprend la vieille structure d'alliance de la Bible, avec une liturgie de la Parole qui établit un dialogue entre les deux parties en présence, puis une liturgie sacrificielle qui vient célébrer et valider l'accord entre ces deux parties. De même, la *Somme* est traversée par cette bipolarité d'une parole humaine qui naît en réponse à une parole reçue (c'est toute la problématique des deux premiers jeux), et qui se transforme en une prière de louange célébrant et validant les termes de la parole échangée (c'est la visée du *Troisième jeu*). L'entreprise littéraire de La Tour du Pin s'inscrit délibérément dans l'idée que le poème, comme la prière liturgique, est réponse à une parole divine qui le précède, et que dans cet échange l'homme trouve l'être, vie et parole confondus.

Au cours et au terme de cette longue élaboration (45 ans) qui va donner naissance à « l'homme vivant » comme sujet et objet du livre, se fait progressivement jour la matrice fondamentale de l'écriture patricienne, celle qui commande et vers laquelle se dirige plus ou moins consciemment toute la *Somme*, la structure précisément de l'alliance telle qu'elle est vécue et célébrée dans l'Eucharistie ¹⁹. Le poète se rend compte dans les dernières pages de son livre que la *Somme* achevée est composée comme la messe, et que « La messe est le plus beau poème qui soit » (III-284). Pendant 45 ans, la

19. Isabelle RENAUD-CHAMSKA, « Patrice de La Tour du Pin, poète eucharistique », *Études*, décembre 1999, p. 665-676.

Somme s'est laissée travailler par la Bible, elle-même médiatisée par la liturgie comme action vécue, parole intériorisée et célébrée au long d'une existence: « Métier d'homme en travail de lumière, (...) Le plus beau jeu du Seul, être celui qui chante / Pour tout l'univers silencieux » (I-71).

Pour terminer cette mise en écho forcément trop rapide et fatalement un peu lourde du texte biblique et de la *Somme de poésie*, je voudrais vous faire entendre un poème du « Petit Théâtre crépusculaire », situé dans le *Troisième jeu*, qui viendra comme en contrepoint du « Jour de Nuit » avec lequel nous avons commencé cette communication. Il s'agit justement d'un poème intitulé « Pêche en écho » (III-102). Il me paraît emblématique de la manière tout à fait personnelle dont La Tour du Pin fait écho à l'épisode de la pêche miraculeuse lui-même raconté à deux moments du texte évangélique: par Luc au début du ministère de Jésus (Lc 5) et par Jean après la résurrection (Jn 21). L'expérience spirituelle du poète trouve dans l'évangile les signifiants qu'il fait jouer au plus près de sa vérité personnelle pour construire, telles les mailles de ce nouveau filet de mots, les réseaux de sens dans lesquels la réalité de sa vie aujourd'hui pourra s'énoncer et se déployer par le poème. Dans le raccourci ou la contraction, rendus possibles par l'écho remontant le temps, de la *Somme* à la Bible cette fois-ci, le poète se fait contemporain du Christ, il se trouve jeté sur sa poitrine à la place imprenable du Disciple bien-aimé, celui-là même qui écrit l'évangile. Impossible de dire alors du texte biblique et du texte poétique, lequel est l'écho de l'autre.

Isabelle RENAUD-CHAMSKA,
Paris

Mardi [dans l'octave de Noël].

Pêche en écho

À toi, Seigneur, pas seulement
Ma mort, ma dépression intime,
Où je te puise dans l'abîme,
Mais mon filet qui va puisant...
Pas seulement, inépuisable,
Ce qui dans la mer ne peut pas
Se réduire à la mer, mais là,
Dans cette trame insatiable,
Jetée et ramenée sans fin,
Ce qui échappe à mon histoire,
Ce qui ne peut être que tien...
Car à ma pêche que séparent
Les siècles, les générations
De ceux qui ont vu ton visage,
Qui se sont penchés sur ton sein,
Tu fais se resserrer les âges,
Tu contractes les jours en un...
M'arrêtant juste à la limite
De n'avoir pas à demander :
Dites-moi son regard ! Oh ! dites-
Moi comment son cœur battait !
Sans que nul ne puisse répondre...
Puisque je réponds moi aussi,
Je repose mon front sur lui,
Je bats de son cœur aujourd'hui ;
Le temps passé remonte au monde. (III-102)